

Une intégrale Ravel

Pludermacher et son Paulello

On n'a jamais entendu un Ravel aussi beau. Le piano qu'a utilisé Georges Pludermacher n'y est pas pour rien

L'intégrale Ravel que publie Georges Pludermacher est de loin la plus belle de toutes, Samson François compris. La force, la poésie, la douceur, l'ironie, la sensualité, le brio technique, tout y est porté à son point le plus haut. On se rappelle Genet lisant les premières lignes des « Jeunes filles en fleurs » qu'un autre taulard lui avait passé en ricanant : « J'ai refermé le volume en me disant : maintenant je suis tranquille, je sais que je vais aller de merveille en merveille. » C'est exactement ce qu'on se dit dès entendue la « Pavane pour une infante défunte ». Une telle beauté de son, une telle noblesse ! Et cette superposition de plans sonores, comme s'étagent les bleu-vert des montagnes éloignées... Ravel étant le seul compositeur de l'histoire dont l'œuvre soit sans scorie, on comprend que cette parution soit un événement. Mais qu'est ce piano qui répond si bien ? Capable de tant de couleurs ? Dont les notes répètent à cette vitesse hallucinante ? Qui tient le son si longtemps ? Qui est si divers, si puissant, si orchestral ? Un Steinway ? Non, un Stephen Paulello, dit la pochette. Connais pas. Quelques jours plus tard, Pludermacher jouait à Pleyel le « Concerto pour la main gauche », du même Ravel, sur ce même piano. Fantastiques, l'un et l'autre. Saluant, le pianiste s'est permis une caresse à la joue de l'instrument, comme on flatte l'encolure d'un cheval qui a tout donné. « Ravel, explique-t-il, est le compositeur que je porte en moi depuis le plus longtemps. Je le joue avec en tête la sonorité des instruments de l'Orchestre. Et ce piano obéissait. Il répondait. Il est plus docile qu'aucun des instruments que je connais. »

Mais cela va plus loin : l'instrument provoque, suscite, ouvre le champ de l'imagination. C'est un pianiste qui l'a conçu, un ancien professeur de conservatoire, qui, à force de réparer des instruments, de les modifier, de les tester, s'est mis en tête d'en concevoir un. Chez lui, comme ça. « Autrefois, explique-t-il,



Georges Pludermacher en répétition à Pleyel

Claire Malibou

les musiciens jouaient sur Bechstein, Gaveau, Pleyel, Steinway, Bösendorfer, Blüthner. Le paysage était varié. Aujourd'hui, on n'a plus que Steinway. C'est très bien, Steinway, mais on peut obtenir des basses mieux définies, moins métalliques, un son un peu plus long, un bas médium moins ampoulé. J'ai voulu rendre à l'offre un peu de sa variété passée. » Deux petits pianos droits, d'abord, et puis un « grand queue » de concert, celui de ces Ravel. L'instrument sert ici et là. On se met à parler de lui. Prix Musicora, prix Anvar. Paulello met au point un demi-queue, pour les particuliers et les conservatoires. Cela fait trois ans qu'il n'enseigne plus, et ne joue guère... Même une série limitée demande un « investissement total ». Il a un carnet de commandes d'une dizaine d'instruments, demande six mois pour réaliser, avec son seul et unique ouvrier, sa « merveille ». Il a aligné ses tarifs sur les « autres » : 70 000 euros pour le demi-queue, 110 000 pour le grand. Hé oui, c'est cher...

JACQUES DRILLON

CD : Georges Pludermacher/Maurice Ravel : « Complete Piano Works », 2 CD Transart.

Piano : <http://www.stephenpaulello.com/>

www.nouvelobs.com

Retrouvez le blog « Les mots de la campagne » par Jacques Drillon